

# NOTES DE LECTURE

**Lyrics/Chansons 1961-2012**  
et  
**Discours à l'Académie suédoise**  
Bob Dylan  
› Charles Ficat

**L'Amie prodigieuse IV.**  
**L'Enfant perdue**  
Elena Ferrante  
› Marie-Laure Delorme

**La Fin du rêve américain**  
Lauric Henneton  
› Hadrien Desuin

**La Fille à la voiture rouge**  
Philippe Vilain  
› Lucien d'Azay

**Le Désir ultramarin. Les**  
**Marquises après les Marquises**  
et  
**Nager avec les piranhas.**  
**Carnet guyanais**  
Michel Onfray  
› Franck Lanot

**Solitude volontaire**  
Olivier Remaud  
› Charles Ficat

**Le Petit Garçon sur la plage**  
Pierre Demarty  
› Bertrand Raison

**Correspondance III (1842-1850)**  
Honoré de Balzac  
› Stéphane Ratti

**Dictionnaire du conservatisme**  
Frédéric Rouvillois, Olivier Dard,  
Christophe Boutin  
› Robert Kopp

**Une certaine inquiétude**  
François Bégaudeau et Sean Rose  
› Sébastien Lapaque

**Nouvelles, édition complète**  
Clarice Lispector  
› Sébastien Lapaque

**Géographie d'un adultère**  
Agnès Riva  
› Marie-Laure Delorme

## LITTÉRATURE

**Lyrics/Chansons 1961-2012**

Bob Dylan

Traduit par Robert Louit, Didier Pernerle et

Jean-Luc Piningre

Fayard | 520 p. | 49,90 €

**Discours à l'Académie suédoise**

Bob Dylan

Traduit par Nicolas Richard

Fayard | 40 p. | 9 €

Un an après que le prix Nobel de littérature lui a été décerné, Bob Dylan revient hanter les librairies françaises à travers l'édition intégrale des paroles de ses chansons en version bilingue et son discours à l'Académie suédoise. Il ne s'agit nullement ici de raviver les polémiques qui ont marqué le choix du lauréat 2016 – les critiques ont d'ailleurs été plus virulentes en France que partout ailleurs dans le monde, sans doute parce que le statut institutionnel et académique de Dylan n'y est pas perçu avec le même éclat et la même force que dans le monde anglo-saxon, où l'exégèse de ses œuvres a suscité une littérature considérable. Le flot de ses chansons a laissé son empreinte sur la langue anglaise. Combien de ses formules ne sont-elles pas entrées dans le langage courant, de *blowin' in the wind* ou *the times they are a-changin'* à « *knockin' on heaven's door* ? Sa poésie puise aux deux sources qui ont alimenté depuis toujours la littérature anglo-saxonne : Shakespeare et la Bible du roi Jacques. L'édition des paroles de chansons permet de suivre cette inspiration qui s'écoule sur cinq décennies. Le dernier album de Dylan composé de

chansons originales remonte à 2012 et s'intitule « Tempest » – allusion à peine voilée à la supposée dernière pièce de Shakespeare. Entendra-t-on à l'avenir de nouvelles chansons, autres que les reprises de standards américains qui l'habitent depuis plusieurs années ? Toujours est-il que l'homme ne s'est pas lassé de la scène et continue sans trêve son mythique Never Ending Tour.

Le discours à l'Académie suédoise est aussi intéressant par ce qu'il dévoile que par ses silences. Comme pour tout Américain, Dylan rappelle ce qu'il doit à *Moby Dick* et conclut sur sa dette envers Homère : « Chante en moi, ô Muse, et à travers moi raconte l'histoire. » L'odyssée rock'n'roll de Dylan est aussi l'histoire d'une transmission lyrique, d'un feu sacré perpétué depuis des décennies et dont on attend les prochaines métamorphoses. » Charles Ficat

## ROMAN

**L'Amie prodigieuse IV.  
L'Enfant perdue**

Elena Ferrante

Traduit par Elsa Damien

Gallimard | 550 p. | 23,50 €

Des deux amies d'enfance, l'une est restée attachée à son milieu d'origine jusqu'à l'enfermement ; l'autre a rompu les amarres pour voyager dans le monde. *L'Enfant perdue*, tome IV de *L'Amie prodigieuse*, clôt la saga napolitaine. L'ombreuse Lila Cerullo, celle qui reste, et l'indépendante Elena Greco, celle qui part, s'y retrouvent après s'être un temps perdues de vue. Elena est devenue une

romancière célébrée, Lila connaît la réussite avec son entreprise d'informaticienne. Elles ont des enfants et vivent en couple. Les deux amies semblent s'être extraites de la violence, de la misère, de la corruption de leur enfance et de leur adolescence passées dans un quartier pauvre de Naples. La fresque écrite sous le pseudonyme d'Elena Ferrante raconte, sur une soixantaine d'années, une amitié, un pays, une ville. Chacun des personnages se déploie dans sa lumière et son opacité.

*L'Enfant perdue* est un roman sur la disparition. Disparition des êtres, des idéaux, des amours. Les parents meurent, la corruption s'infiltré dans les différentes couches de la société italienne, les couples se séparent dans la douleur. Le tremblement de terre meurtrier du 23 novembre 1980, secouant toute l'Italie du Sud, bouleverse en profondeur Elena Greco et Lila Cerullo. Elles éprouvent dans leur corps et leur esprit la fin de la stabilité et de la solidité. Dorénavant, elles ne maîtriseront plus leur destin. Lila se confie à Elena: « On ne peut jamais, jamais, jamais dire définitivement: c'est comme ça. »

La brune Lila Cerullo ne cesse d'échapper à toutes les définitions. « Nous tous, nous nous étions pliés, ce qui avait fini – à travers épreuves, échecs et succès – par nous rapetisser. Mais Lila, rien ni personne ne pouvait la rapetisser. » La saga napolitaine est construite avec de la chair, des os, du sang. Le style est ample et cru. L'émotion jaillit autour de détails inattendus, comme celui d'un bracelet lustré posé dans un étui rouge. Les per-

sonnages sont autant faits d'amour que de haine, de grandeur que de faiblesse. « Qui dit que les vies doivent avoir un sens? » À la fin, seul surnage le chaos.

› Marie-Laure Delorme

ESSAI

## La Fin du rêve américain

Lauric Henneton

Odile Jacob | 303 p. | 24 €

Les présidents américains sont élus s'ils sont suffisamment habiles pour alterner deux types de discours. Le premier remonte à la tradition de la « jérémiade »; l'Amérique déplore ses trahisons comme les premiers pasteurs du XVII<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci citaient le prophète Jérémie pour assimiler l'Amérique au peuple élu: en route vers la Terre promise mais infidèle. Le second discours réenchante le « rêve américain », la nostalgie devient la motrice du progrès. Deux rêves américains se contredisent néanmoins. Le premier, agraire, énoncé jadis par Thomas Jefferson, est celui du nouvel Adam américain qui renoue avec le paradis perdu des pionniers fondateurs. C'est un cultivateur pétri de traditions et de vertus qui se méfie de la corruption des villes. Le second, citadin, défendu par Alexander Hamilton, se précipite vers une « nouvelle frontière » des métropoles et des ports. La Californie est une préfiguration de cette Amérique de demain qui fait une large place à l'immigré. Une sorte de Tomorrowland. Pour synthétiser ce rêve, l'Amérique s'est développée à travers le concept de la ville à la campagne. L'espace pavillonnaire, où la pelouse du

jardin est reine, constitue le paradoxe en miniature du rêve américain. « La maison se fait retraite édénique, insulaire, conformément à l'idéal de domesticité victorienne ». Une nature virgine mais soumise.

Lauric Henneton ne se contente pas de questionner les sources mythiques d'outre-Atlantique. Il brosse un tableau précis, exhaustif et dense du Nouveau Monde. Ce livre, qui fourmille d'idées et de chiffres, dépasse la question rituelle du déclin qui taraude et nourrit ce pays. Croyance et athéisme, métissage et communautarisme, attraction et répulsion des banlieues, immigration choisie ou non, interventionnisme et isolationnisme : l'Amérique se nourrit de ses rêves comme de ses cauchemars. Elle se réinvente toujours. Depuis les années deux mille, ses concurrents ne sont plus simplement l'Europe et le Japon, ils se sont élargis aux Brics (Brésil, Russie, Inde, Chine et Afrique du Sud). Mais finalement, l'Amérique reste seule à la tête du monde. » Hadrien Desuin

ROMAN

### **La Fille à la voiture rouge**

Philippe Vilain

Grasset | 252 p. | 19 €

Certains écrivains écrivent toujours le même livre et ne s'en lassent pas. Philippe Vilain nous l'avoue, comme dans une mise en abyme, au milieu de son dernier roman : « Il s'agit toujours d'un homme, le narrateur, qui analyse sa relation à une femme, dissèque méticuleusement les sentiments qu'elle lui

inspire, les mouvements de son égarement amoureux : la jalousie du passé, la culpabilité de ne pas aimer assez ou de ne pas s'être engagé, la passion de l'adultère, les expériences du cocufiage et de la paternité, la timidité, le racisme des sentiments. »

La fille à la voiture rouge de ce roman est une midinette mythomane et cabotine. Procédant comme un archiviste, expert en panoplies féminines, Vilain épiluche son rapport avec elle sur le tempo qui lui est propre : *allegretto* en sol mineur. S'étant documenté sur le coup (« Je scannais nos moments, ses paroles, ses sourires : il me semble que j'écrivais sans écrire »), il ne lui reste plus qu'à convertir la jeune femme en littérature. Conçoit-il ses livres dans la perspective d'engranger des amours ? Mais non. « Je ne décide de rien, je me laisse écrire, pénétrer par le monde, les événements et les situations ; je n'écris pas, je suis écrit. » Clairvoyant, néanmoins : « S'il suffisait que j'écrive le malheur pour qu'il survienne, [...] alors je n'aurais plus romancé mes amours, mais l'amour m'aurait romancé. »

À l'écoute de son sentiment, dont il prend le pouls en permanence, s'inquiétant des « intermittences du cœur », notre Benjamin Inconstant a fini par développer une espèce d'hypochondrie amoureuse. On se doute qu'il s'agit d'un roman thérapeutique. Théoricien de l'autofiction, formé par Annie Ernaux, Vilain se déboutonne d'ordinaire à la manière de Stendhal pour ausculter son cœur sans complaisance, avec la rigueur d'un « érotographe ».

Mais que cet écrivain, dont la concision et la sobriété clinique étaient les vertus maîtresses, ait pu se répandre à ce point, c'est ce qui surprend et déçoit. Quel délayage! Ce qu'on comprend, en définitive – et Vilain nous aurait épargné cette pensée s'il s'était donné la peine d'abrégé de moitié son récit –, c'est que l'amour, quelles que soient les différences d'âge, ne fournit pas toujours la matière d'un chef-d'œuvre. › Lucien d'Azay

RÉCIT

### **Le Désir ultramarin. Les Marquises après les Marquises**

Michel Onfray

Gallimard | 128 p. | 13 €

### **Nager avec les piranhas. Carnet guyanais**

Michel Onfray

Gallimard | 96 p. | 12 €

Voyager est un art. Peu nombreux sont ceux qui savent voir ce qu'ils regardent, dépasser ce qu'ils croient voir, et surtout donner à lire ce qu'ils ont su voir. Du partir au revenir, il y a la distance immense qui sépare – et unit – la route lointaine et la table de travail.

Michel Onfray nous revient de deux destinations féeriques: en Guyane, il a nagé avec les piranhas; aux Marquises, il a croisé le parcours de Victor Segalen. De ce périple sont nés deux petits volumes denses, pleins de charme et de couleurs, qui sont la trace vivante, sensible, des pas du philosophe dans la pâte entêtante du monde réel.

Là où le touriste s'en tient à la platitude des évidences, l'exote, lui, n'a de cesse de lever le voile, d'en vouloir plus, pour enfin voir autrement. C'est ainsi que Michel Onfray fait l'expérience intime de lieux, de situations, de rencontres. Il s'essaie, comme le voulait Montaigne, aux autres et à l'ailleurs: dans le sillage de Segalen, il cherche à comprendre ce que sont les Marquises, au-delà de la carte, qu'elle soit murale ou postale; sur la pirogue qui file sur le fleuve, il explore avec intensité ce « cœur des ténèbres » qu'est la forêt guyanaise. Et comme Joseph Conrad, il remonte aussi le cours du temps: que sont devenus ces territoires attachés à la République? Qu'en avons-nous fait? En quoi les avons-nous transformés? Le regard du voyageur n'est pas celui du gobe-lune, et la plume se fait acide pour dénoncer cette lente et sûre dénaturation de ces cultures premières.

Le philosophe en voyage laisse vivre ses sens, et, par la force des choses, il capte les images, les odeurs, les textures subtiles et les bruits savoureux. Il devient poète: l'évasion qu'il a voulue d'avec son quotidien devient invasion féconde, vivifiante. Il s'ouvre à cet opéra fabuleux qu'est une nature toujours à découvrir. Voici un passage de *Nager avec les piranhas*; nous sommes en pirogue sur le fleuve Maroni: « Le soleil frappait fort. J'avais déchiré le papier d'un carnet de notes pour le tremper dans l'eau du fleuve et le poser sur mes pieds nus qui commençaient à rougir et à gonfler. » Scène révélatrice: la nature impose sa loi d'airain, de feu solaire et de fatigue, et la feuille de

papier, devenue cataplasme, vient au plus près du corps fourbu, pour l'apaiser. Il y a un temps pour vivre l'élémentaire, et un temps pour l'écrire. Après.

Décrire, raconter, faire signifier : Onfray a pris un évident plaisir à ce récit de voyage. En hédoniste, il goûte ces moments, et il sait, chose rare, les faire partager à son lecteur. Il nous embarque, littéralement, en incisant ses pages de notations sensibles, physiques. L'auteur de *Cosmos* est entré en sympathie avec ces mondes lointains, et il nous les rend proches par une écriture dont toute la philosophie consiste à ne jamais poser, ni peser. Quant au polémiste, il n'est pas resté à quai : lorsque d'aventure Philaminte et Bélise vont aux Marquises, on rit à belles dents. > Franck Lanot

#### ESSAI

### Solitude volontaire

Olivier Rемаud

Albin Michel | 224 p. | 19 €

Si la question de la solitude se pose depuis toujours, le philosophe Olivier Rемаud s'intéresse à un aspect particulier : celui d'une solitude choisie et assumée qu'il intitule « solitude volontaire ». La solitude ici évoquée se présente sous un jour favorable. Elle ne s'apparente pas à l'isolement, à la séparation ou au confinement. Il s'agit d'une démarche propre à l'individu afin qu'il retrouve en son for intérieur les ressources indispensables à son être.

Fort de ce postulat, Olivier Rемаud décline les différentes variations de « solitude volontaire » : expériences

d'aventuriers, quêtes spirituelles dans les communautés monastiques (à l'exemple de Thomas Merton), de retraites du monde dans une cabane dans la nature ou dans une « arrière-boutique » pour reprendre le vocable de Montaigne. Toute application de ce type renvoie au commerce que chacun entretient avec la société. Une étroite dialectique s'instaure entre solitude volontaire et société : « Dans le passage d'un "monde" à l'autre, la volonté de solitude ne devient pas différente de la volonté de société. » L'une ne va pas sans l'autre. Même un penseur aussi radical que Henry David Thoreau, abondamment cité dans l'ouvrage, éprouve le besoin de revenir régulièrement dans la ville. Olivier Rемаud fait remarquer que la solitude telle que décrite par l'auteur de *Walden* relevait en fait de la « mise en scène », de la « feinte ». C'est ainsi qu'à plusieurs reprises Rемаud évoque le « pas de côté », façon de mettre la société à distance afin de jouir de sa solitude. Ce précieux essai s'accompagne d'une bibliographie choisie dans laquelle figurent les meilleurs auteurs, des moralistes français aux transcendentalistes américains sans oublier des essayistes comme Jon Krakauer ou Barry Lopez. Le directeur d'études de l'École des hautes études en sciences sociales a su composer un traité revigorant qui nous rappelle les exigences et les bienfaits d'une solitude apprivoisée qu'il fallait oser remettre à l'honneur. > Charles Ficat

ROMAN

**Le Petit Garçon sur la plage**

Pierre Demarty

Verdier | 128 p. | 13 €

Ce livre tourne autour de deux images de manière hypnotique. Celle du petit garçon au T-shirt rouge qui a fait le tour de la planète, reprise en boucle sur tous les écrans, à la une de tous les journaux, et puis celle d'un film montrant un petit garçon en pleurs en bord de mer. Une image fixe et une image animée. Elles se ressemblent. Le même abandon les rassemble. L'homme du roman les regarde à deux instants différents de sa vie. Elles viennent à sa rencontre sans crier gare, celle des salles obscures d'abord puis celle du petit Syrien échoué, mort, le corps recroquevillé sur une plage de la côte turque. Deux ans les séparent, autant dire rien. Pourtant le livre ne répercute pas l'indignation générale qui a suivi la publication mondiale du 3 septembre 2015 de la photo de l'enfant lové sur le sable. Il ne prend pas fait et cause pour un événement déjà oublié par l'actualité, mais s'inscrit davantage dans le temps long des résonances multiples de ce que nous voyons. La mémoire se moque des dates et nos impressions les recouvrent dans le va-et-vient de leur flux. Il en va de même pour les images qui nous pénètrent et qui jamais ne ressortent, elles nous travaillent. C'est ce qui arrive au personnage du livre, un soir d'été où, seul sans femme ni enfants, partis en vacances, il s'installe par désœuvrement dans un cinéma de quartier. Il ne connaît pas le réalisateur ni le titre du film mais une scène, à la périphérie du scénario

de ce film de science-fiction, va le choisir et ne plus le quitter. On le sait alors à la merci de ce qu'il a vu. Seul compte désormais ce qui l'agite. Seul compte ce désordre qui le prend à la gorge dans la salle, puis chez lui et au bureau. Désarroi du vertige, rien n'est plus comme avant. Il tourne en rond, ne comprend pas cette fatigue qui le tient et éprouve le besoin impérieux de retrouver les siens. Le voilà face à ses fils dans l'insouciance de leur âge, il est bouleversé par leur énergie et ce qui le taraude. Les deux images se juxtaposent : le petit garçon du film a rejoint le silence d'un petit garçon noyé que le monde entier a contemplé. » Bertrand Raison

LITTÉRATURE

**Correspondance III (1842-1850)**

Honoré de Balzac

Édition établie, présentée et annotée par Roger Pierrot et Hervé Yon  
Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » | 1 424 p. | 65 € (59 € jusqu'au 31 mars 2018).

Balzac avait inventé au chevet de Goriot, dit-on, le principe du retour des personnages dans ses romans : « Car tout doit revenir comme il est écrit aux voûtes de Saint-Marc. » Ce qui revient dans le cycle final que constituent ces neuf années couvertes par le troisième et dernier volume de la *Correspondance* dans la « Pléiade », ce sont moins les obsessions intellectuelles de l'écrivain que la réalité : les achats compulsifs d'œuvres d'art dans toute l'Europe, accompagné de M<sup>me</sup> Hanska, les dettes et la quête

incessante de liquidités, la maladie, qui l'emporte après l'avoir laissé littérairement impuissant (« Je ne puis ni lire ni écrire », dit-il à Théophile Gautier le 20 juin 1850). Et puis il y a, parallèlement aux derniers grands romans (dont *Splendeurs et misères des courtisanes*), le théâtre, cette facette moins connue de l'activité de Balzac, qui était persuadé que s'il parvenait à écrire vingt pièces par an, l'une au moins connaîtrait le succès et le sauverait de la faillite. La pièce dont il fait tout pour assurer la promotion en cette année 1842 qui ouvre le volume est *les Ressources de Quinola*, dont le sujet, aux dires de Balzac lui-même, « est le combat de l'homme de génie avec son siècle ». La *Revue des Deux Mondes* en publia à l'époque une critique sévère sous la plume de G. de Molènes, qui reprocha à l'auteur d'avoir eu la prétention de vouloir « donner un second *Figaro* » (tome XXX, 1842, p. 136-150). Lamartine de son côté, qui assista à la première de la pièce, se montra plus affectueux : « J'aime Balzac. C'est le *Figaro* du génie. » Autre échec, à l'Académie cette fois : en 1848 Balzac est candidat au fauteuil de Chateaubriand mais n'obtiendra que quatre voix (dont celles de Hugo et de Lamartine). La lettre de candidature du 15 septembre est une merveille d'insolence qui nous console au centuple de l'aveuglement des votants : Balzac refuse en effet d'y présenter « les titres qui peuvent lui mériter l'attention de l'Académie » car « comme ouvrages, ils sont si nombreux que je crois inutile de les énumérer ici ». Le volume est enrichi

d'un appareil scientifique irréprochable et, en particulier, d'un index de plus de cents pages référençant tous les noms propres des trois volumes de la correspondance. > Stéphane Ratti

## DICTIONNAIRE

**Dictionnaire du conservatisme**

Frédéric Rouvillois, Olivier Dard, Christophe Boutin

Cerf | 1072 p. | 30 €

Le conservatisme est à la mode, mais ce n'est pas pour autant qu'il a bonne presse. Il est de bon ton de se dire progressiste, que l'on soit de gauche, de droite ou d'En marche ! Serait-ce encore une exception française ? Car en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Suisse et ailleurs, il existe des partis conservateurs qui n'ont pas honte de s'appeler ainsi. En France, en revanche, il y a comme une incompatibilité d'humeur ; elle tient sans doute au fait que le conservatisme est considéré comme une réaction à la Révolution et que la République a fini par absorber l'héritage de celle-ci.

S'y ajoute une autre difficulté : contrairement au socialisme et au libéralisme, le conservatisme ne constitue pas un corps de doctrine facilement identifiable. Il ressemble plutôt à une nébuleuse aux contours flous et changeants. D'où l'idée de l'approcher au moyen d'un dictionnaire réunissant quelque deux cent vingt articles dus à une centaine de chercheurs. On y trouve ainsi les principaux penseurs du conservatisme, d'Edmund Burke à Alexis de Tocqueville et de Joseph de Maistre à Jacques Bainville, les acteurs les



plus importants, dans le passé et dans le présent, de François Guizot au général de Gaulle, en passant par Adolphe Thiers et Patrice de Mac-Mahon, les écrivains les plus notables, de Chateaubriand à Paul Morand et à Michel Mohrt, des institutions politiques ayant joué un rôle conservateur comme le Sénat, des moments historiques tels la Restauration ou la monarchie de Juillet, des mouvements politiques comme le fascisme, l'Action française, la Manif pour tous ou le Tea Party, des mythes (Antigone, Père), des valeurs (honneur, patrie), des notions philosophiques, politiques et littéraires (décadence, enracinement, individualisme, préjugé, raison, utopie, transmission, violence).

Chaque article est assorti de quelques suggestions bibliographiques; un *index rerum* et un *index nominum* facilitent la circulation dans cet ouvrage qui constitue un instrument de travail facile à consulter, agréable à lire et stimulant la réflexion. » Robert Kopp

ESSAI

### Une certaine inquiétude

François Bégaudeau et Sean Rose

Albin Michel | 280 p. | 18 €

À celui qui se désole de ne pas croire en Dieu, il est tentant de répondre: « Qu'est-ce qui t'en empêche? Tu veux croire? Cherche et laisse-toi trouver. Contemple les mystères de Jésus sondés par Pascal, regarde le Christ dans la coïncidence de ses deux natures. Obstine-toi: tu ne vas rien voir, tu vas entendre. Comme pour la poésie et pour

la musique, c'est une question d'oreille. Parce que Dieu n'est pas une vision, ce n'est pas une image, comme le croyaient les abominables jésuites qui persécutaient Port-Royal. C'est une voix. » Voilà notamment ce qu'explique l'écrivain et critique d'art Sean Rose à son ami François Bégaudeau, l'auteur signalé d'*Entre les murs*, dans un échange de lettres où la question de la croyance et de l'incroyance est posée avec une franchise rafraîchissante. C'est peu dire que les deux correspondants mettent leur cœur à nu. C'est ce qui fait tout l'intérêt de ce livre assez inattendu. « Ce soir je n'assisterai à aucune messe, mais je serai de ceux, rares peut-être, qui, à minuit ou après, auront une pensée pour l'enfant né il y a bientôt deux mille dix-sept années dans une étable de gueux, écrit François Bégaudeau à la veille de Noël. Une pensée pour Marie qui tout de suite a su/cru qu'il était le fils de Dieu avant que le sien. » Il est beaucoup question de littérature, de peinture, de musique et de cinéma, entre les deux hommes. Comme hier Platon, les œuvres d'art qu'a provoquées l'espérance des désespérés semblent capables de « disposer au christianisme ». « Dis-moi, Sean, comment es-tu sûr d'être sûr que le Christ est ressuscité? », demande fiévreusement Bégaudeau. Son interlocuteur lui répond en célébrant les glorieuses bassesses du christianisme et en l'invitant à se tourner vers ce sauveur qui brave nos vanités ridicules: un Dieu pauvre! François Bégaudeau attend. Il attend ce qu'il ne sait pas et ne sait pas ce qu'il attend. Et son ami lui murmure: « Dieu ne se tait pas. » » Sébastien Lapaque

## NOUVELLES

**Nouvelles, édition complète**

Clarice Lispector

Édition établie par Benjamin Moser

Des femmes-Antoinette Fouque | 476 p. | 23 €

Dans la plus grande partie de son œuvre, Clarice Lispector (1920-1977) s'est attachée à peindre des paysages de l'âme. Un arbre, la plage, la mer laissent à peine deviner que la plupart de ses romans et nouvelles se déroulent à Rio de Janeiro, ville découverte l'année de ses 14 ans. Née Chaya Pinkhasovna Lispector le 10 décembre 1920 à Tchechelnik, en Ukraine, elle a traversé l'Atlantique à l'âge de 2 mois avec ses parents, des juifs russes qui fuyaient la guerre civile, et a vécu dans Nordeste avant de perdre sa mère et de s'installer avec son père dans ce qui était encore la capitale du Brésil. On l'aura deviné. L'œuvre et la vie de la plus singulière interprète de la langue portugaise au XX<sup>e</sup> siècle sont marquées par le sceau brûlant du malheur et de l'exil. Depuis ses premiers essais littéraires, lorsqu'elle avait 7 ans (!), elle a toujours refusé d'écrire des textes commençant par « Il était une fois ». Ce qu'elle offre à ses lecteurs, dans les quatre-vingt-cinq nouvelles rassemblées pour la première fois dans une édition intégrale, ce ne sont pas de bonnes histoires, mais une réserve de sensations fines. Le combat de sa vie ne consista pas à vaincre le gros animal social dominé par les hommes, mais à durer pour exprimer l'être-là d'une âme de femme dans un corps de femme. *L'Imitation de la rose*, *Amour*, *le Dîner* sont ainsi des nouvelles d'une grande mélancolie. Fantastique et

onirique, la description du jardin botanique de Rio dans *Amour* est communément admirée comme l'une des plus belles pages de la littérature brésilienne. Il y a un ciel, dans l'univers de Clarice Lispector, mais pas de Dieu pour l'habiter et beaucoup d'enfance dans tout ce qu'elle raconte – une enfance dont toutes ses créatures semblent avoir été brutalement expulsées par la violence, le mensonge et la fraude. Où l'écriture s'élucide comme une longue et douloureuse marche pour rentrer à la maison. » Sébastien Lapaque

## ROMAN

**Géographie d'un adultère**

Agnès Riva

Gallimard, coll. « L'arbalète » | 124 p. | 13,50 €

D'un ton sévère, Paul répète à Ema : « De notre relation, rien ne doit transparaître. » Ils se sont rencontrés au conseil des prud'hommes où ils exercent tous les deux, ils sont mariés chacun de son côté et ont des enfants, ils habitent dans des communes voisines. Les deux amants se retrouvent, loin des regards indiscrets, dans des lieux déterminés : un habitacle de voiture, un coin de cuisine, une chambre d'hôtel. L'homme dicte son emploi du temps et se réjouit du côté raisonnable de la jeune femme. Elle est celle qui attend. Il est dans le plaisir, elle est dans le désir. Tout semble contenu. Le propre de la passion est pourtant de déborder les contours de la raison. *Géographie d'un adultère*, premier roman d'Agnès Riva, étudie de manière clinique les sentiments passionnels à travers le lieu et le temps.

La cruauté du ton vient du jeu de rôle. Lui est comique : il surjoue le leader dans son travail et ses amours, masquant à grand-peine sa faiblesse. Elle est tragique : elle se laisse dominer par ses émotions, essaye de cacher son romantisme. Elle s'est jetée dans l'adultère pour échapper à un milieu petit-bourgeois où tout est codifié. Elle a choisi un amant libertin à dessein. Les conquêtes passées sont le gage des aventures à venir. Agnès Riva montre, de manière implacable, comment Ema va retomber dans le conformisme et la solitude avec sa liaison adultérine. Car la routine s'installe rapidement. Le temps compté, les lieux choisis, les paroles prononcées... Ema cherchait le risque, mais aucun risque n'est pris. Elle décide donc de changer les règles du jeu. Et découvre alors que ce qu'elle voyait comme un obstacle à la passion, la contrainte de lieu et de temps, est justement ce qui lui donnait vie.

On pense à *Passion simple* d'Annie Ernaux dans l'étude d'une femme sous l'emprise d'un homme. Le texte d'Agnès Riva est néanmoins plus cérébral. Ema cherche un temps (urgent) et un lieu (singulier) bien à elle. Dans *Géographie d'un adultère*, on sait tôt que la liaison des deux amants aboutira à une séparation. Lorsqu'ils parlent de leur passé, les mots s'électrisent et s'apaisent. C'est leur temps. Quand Ema quittera Paul, elle lui mentionnera que le temps de leur amour est bel et bien passé. › Marie-Laure Delorme

# REVUE DES DEUX MONDES

97, rue de Lille | 75007 Paris  
Tél. 01 47 53 61 50 | Fax 01 47 53 61 99  
N°ISSN : 0750-9278  
www.revuedesdeuxmondes.com  
revuedesdeuxmondes@gmail.com  
Twitter @Revuedes2Mondes

## Rédaction

Directrice | Valérie Toranian  
vtorianian@revuedesdeuxmondes.fr  
Coordinatrice éditoriale | Aurélie Julia  
ajulia@revuedesdeuxmondes.fr  
Secrétaire de rédaction | Caroline Meffre  
cmeffre@revuedesdeuxmondes.fr  
Révision | Claire Labati

## Revuedesdeuxmondes.fr

Responsable numérique | Antoine Lagadec  
alagadec@revuedesdeuxmondes.fr

## Comité d'honneur

Alexandre Adler | Nathalie de Baudry d'Asson |  
François Bujon de l'Estang | Françoise  
Chandernagor | Marc Fumaroli | Marc Lambron |  
Alain Minc | François d'Orcival | Étienne Pflimlin |  
Ezra Suleiman | Christian Jambet

## Comité de rédaction

Manuel Carcassonne | Olivier Cariguel | Jean-Paul  
Clément | Charles Dantzig | Franz-Olivier Giesbert  
| Renaud Girard | Adrien Goetz | Thomas Gomart |  
Aurélie Julia | Robert Kopp | Élise Longuet | Thierry  
Moulonguet | Jean-Pierre Naugrette | Éric Roussel |  
Eryck de Rubercy | Jacques de Saint Victor | Annick  
Steta | Marin de Viry

## Communication | partenariats | publicité

Responsable du développement et des partenariats  
Marie Pagezy | mpagezy@revuedesdeuxmondes.fr  
Directrice des relations extérieures de Fimalac :  
Élise Longuet | elonguet@fimalac.com

## Contact presse

Aurélie Julia | ajulia@revuedesdeuxmondes.fr

## Société éditrice

La *Revue des Deux Mondes* est éditée par la  
Société de la Revue des Deux Mondes  
S. A. au capital de 2 545 074 euros.

## Principal actionnaire

Groupe Fimalac

## Directeur de la publication

Thierry Moulonguet

Imprimé par Groupe des imprimeries Morault  
Commission paritaire : n° 0320D81194  
La reproduction ou la traduction, même partielle, des articles et illustrations parus dans la *Revue des Deux Mondes* est interdite, sauf autorisation de la revue. La *Revue des Deux Mondes* bénéficie du label « Imprim'Vert », attestant une fabrication selon des normes respectueuses de l'environnement.

## Abonnements (9 numéros par an format papier + numérique)

France | 1 an › 89 euros | 2 ans › 165 euros |  
Abonnement étudiant | 1 an › 65 euros  
Étranger | 1 an › 129 euros

## Service des abonnements

En ligne : [www.revuedesdeuxmondes.fr/abonnement](http://www.revuedesdeuxmondes.fr/abonnement).

Par courrier : Revue des Deux Mondes |  
4, rue de Mouchy | 60438 Noailles cedex |  
Tél. : 01 55 56 70 94 | Fax. : 01 40 54 11 81 |  
R2M@groupe-gli.com

## Ventes au numéro

Disponible chez les principaux libraires (diffusion PUF, renseignements : Ghislaine Beauvois | 01 58 10 31 34 | beauvois@puf.com, distribution Union Distribution) et marchands de journaux (renseignements : vente au numéro | Gilles Marti | 01 40 54 12 19 | gilles.marti@valmonde.fr).  
Prix au numéro | France et DOM › 15 euros  
Ce numéro comprend un bulletin d'abonnement broché entre les pages 160 et 161.  
Crédit photo de couverture | Albert Camus, 1944, Paris. © Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos.